

Les particularités de l'islam en Iran

Paul Balta

Ancien directeur du Centre d'études de l'Orient contemporain à l'université de Paris III-Sorbonne
Nouvelle

Vaincus par les armées musulmanes en 637, les Perses, s'ils se convertirent massivement à l'islam sunnite, conservèrent néanmoins de nombreux symboles zoroastriens qui perdurèrent, plus ou moins islamisés : en témoignent par exemple les poèmes bachiques d'Omar Khayâm ou des miniatures représentant des banquets. C'est au XVI^e siècle seulement que le chiisme imamite – où l'imam se substitue au calife – devient religion officielle, jusqu'à rassembler quatre-vingt-dix pour cent des Iraniens. L'appareil clérical, très hiérarchisé et très présent, détient aujourd'hui un réel pouvoir politique et financier, à tel point qu'on a pu dire de la République islamique qu'elle était une mollaharchie. Nous avons demandé à Paul Balta de revenir sur l'histoire de cet islam iranien.

L'héritage de la Perse zoroastrienne

De même que Louis Gardet parle de « *l'islam berbère* », le grand iranologue Henry Corbin emploie l'expression « *islam iranien* » pour souligner les particularités de ce qu'on pourrait appeler aussi « *l'islam perse* ». La dénomination « Iran » a en effet été adoptée en 1934 par Reza chah Pahlavi pour désigner la Perse contemporaine, héritière de celle qui a marqué l'histoire depuis la plus haute Antiquité. Le pays compte actuellement des populations hétérogènes – Arabes, Baloutches, Kurdes, Turkmènes... – mais l'ethnie perse a toujours dominé depuis que Cyrus II le Grand (558-528 av. J.-C.), fondateur de la dynastie des Achéménides, détruisit l'empire mède, vainquit Crésus, roi de Lydie (546), prit Babylone (539) et permit aux Judéens de rentrer à Jérusalem.

Au fil des millénaires, les Perses ont repoussé de nombreux conquérants mais ont subi aussi des invasions. Constat significatif : à chaque fois, ils ont fortement imprimé leur marque aux apports des envahisseurs. Parallèlement, ce peuple indo-européen ou arien s'est caractérisé par sa religion, celle d'Ahura-Mazda, réformée par Zoroastre (628-551 av. J.-C.) qui met l'accent sur la transcendance divine. Mazdéisme puis zoroastrisme ont prévalu pendant plus de treize siècles, soit autant que l'islam depuis son arrivée au VII^e siècle, sans parler du manichéisme fondé par Mani (216-274). Les zoroastriens sont, beaucoup l'ignorent, reconnus par le Coran sous le nom de « Mages » (XXII-17) comme les « gens du livre » de même que les juifs, les chrétiens et les musulmans. On ne s'étonnera pas qu'ils aient eu une influence sur la Perse islamisée à partir de 637.

Cette année-là, cinq ans après la mort de Mahomet, est en effet celle de la fameuse bataille de Qadissiya, au sud-ouest de l'Irak. Fils d'un compagnon du Prophète, le général Saad, à la tête de trente mille volontaires soutenus par des cavaliers, affronte l'armée perse commandée par le général Rostom. Elle est forte de cent vingt mille hommes, dont la moitié de cavaliers, protégés par le redoutable corps des éléphants, les chars de l'époque. La bataille fut si terrible qu'on l'appela « la nuit du grondement ». Contre toute attente, Saad mit en déroute les Perses zoroastriens et

leurs alliés arabes polythéistes. Tous virent un « signe du ciel » dans cette victoire qui ouvrit la voie vers le Caucase et l'Inde et à laquelle on se réfère encore. Ainsi, au début de la guerre entre l'Irak et l'Iran (1980-1988), le président Saddam Hussein présenta cette victoire comme celle des Arabes contre les Perses et baptisa son offensive « Deuxième Qadissiya ». L'ayatollah Khomeyni (1912-1989) le traita aussitôt de « petit Satan » et d'athée en expliquant, à juste titre, que c'étaient les musulmans, Arabes ou non, qui l'avaient emporté, avec l'aide de Dieu, sur les infidèles, Perses et Arabes.

Les Perses se convertirent massivement à l'islam sunnite tout en préservant leur culture ancestrale. Comme l'attestent d'anciens monuments littéraires, ils adoptèrent la graphie arabe mais leur langue fut la première à s'imposer dans le monde musulman comme langue écrite à côté de celle du Coran. Les tensions furent cependant nombreuses car la dynastie omeyyade (661-750), purement arabe, considérait les convertis non arabes comme des *mawali*, des sujets de seconde zone. En revanche, celle des Abbassides (750-1258) en fondant Bagdad – mot persan qui signifie « Dieudonnée » – pour en faire leur capitale, se rapprocha des centres politiques et culturels de l'ancien Empire perse des Sassanides (224-642) dont elle subit l'influence sous les premiers califes. Haroun al-Rachid (766-809) épousa une Arabe, Zubeyda, et une Persane, Aziza, nomma des vizirs de la famille des Barmakides qui introduisirent les traditions administratives perses, entretenit une cour fastueuse et s'entoura de savants, de poètes et de musiciens influencés par la culture persane.

Penseurs, savants, mystiques et poètes

Pendant l'âge d'or (VIIIe-XIIe siècle) nombre de savants et de grands penseurs, même s'ils écrivent en arabe, sont des Persans comme le médecin Râzi (865-925) inventeur du premier hôpital, l'historien Tabari (839-923), l'encyclopédiste Birûni (973-1050), le philosophe Ibn Sina, Avicenne (980-1037), commentateur d'Aristote, dont *Le Canon de la médecine* a été un manuel en usage dans les universités européennes jusqu'au XVIIe siècle...

Une des particularités de la Perse musulmane est la place qu'y tiennent les soufis imprégnés de la spiritualité traditionnelle ; la plupart d'entre eux ont fait revivre nombre de symboles zoroastriens en les islamisant. Citons, entre autres, Al-Bistani, dit Bayazid (mort en 877), le théologien et mystique Abû Hamid Ghazali (1058-1111) surnommé « la preuve de l'islam », Sohrawardi (exécuté en 1191) qui intégra la théosophie des sages de l'ancienne Perse, Hâfez de Chiraz (1325-1390) le plus grand poète lyrique persan célèbre pour son *Diwan*, Djâlal al-Dîn Rûmi (1207-1273), le plus illustre poète mystique de langue persane, appelé *Mawlana*, « notre Maître », mort à Konya (Turquie) où il a fondé l'ordre des derviches tourneurs, Djâmi (1414-1492) qui écrit en arabe et en persan. En effet, imitant le poète épique Firdûsi (932-1020), auteur du *Livre des Rois*, penseurs et écrivains abandonnent progressivement l'arabe, mais pas sa graphie, et reviennent à leur langue.

Cette spécificité s'exprime aussi dans la personnalité d'Omar Khayâm (1047-1122), mathématicien et poète bachique universel. En effet, pour le zoroastrisme, le vin, symbole du sang, est sacré et a des vertus médicinales. C'est pourquoi beaucoup de Perses qui s'étaient convertis continuèrent de boire, contrairement aux autres musulmans, ce qui est attesté, entre autres, par les quatrains d'Omar Khayâm, comme celui-ci :

*O toi qui ne bois pas de vin, ne blâme pas ceux qui s'enivrent.
Entre l'orgueil et l'imposture, pourquoi vouloir tricher sans fin ?
Tu ne bois pas, et puis après ? Ne sois pas fier de l'abstinence
et regarde en toi tes péchés. Ils sont bien pires que le vin.*

Encore quelques exemples parmi tant d'autres : les miniatures dont celle des *Deux hommes, dans un jardin fleuri, buvant du vin* (XVe siècle) au musée Réza Abbassi de Téhéran, les compositions historiques du *Pavillon aux quarante colonnes*, à Ispahan, représentant des banquets sous les chahs Abbas Ier, qui régna de 1587 à 1629, et Abbas II, qui régna de 1641 à 1666, les coupes et les carafes exposées dans les musées et vendues par les antiquaires. Les Iraniens sont tellement

attachés à tous ces symboles de leur patrimoine, que les mollahs, les religieux rigoristes de la République islamique d'Iran, proclamée le 1er avril 1979, n'ont pas osé les détruire ou les masquer bien qu'ils aient envisagé de le faire.

Le chiisme duodécimain en Perse

Le chiisme, contrairement à une idée reçue, n'est pas une variante iranienne de l'islam. Il est vrai, en revanche, que pour les raisons historiques et religieuses que nous allons voir, le chiisme imamite ou duodécimain est devenu la religion officielle de l'Iran, mais seulement au XVI^e siècle. Depuis, c'est le seul pays où le chiisme est majoritaire à près de quatre-vingt-dix pour cent. Rappelons les faits. Les partisans d'Ali (vers 600-661), estimaient qu'à la mort de Mahomet, en 632, il aurait du lui succéder en tant que cousin et gendre. Mais il ne fut que le IV^e calife (656-661). De plus, Moawiya, gouverneur de Syrie et fondateur de la dynastie omeyyade, s'était proclamé calife et avait attaqué Ali à Siffin, en 657. Ce dernier ayant l'avantage, les Syriens, recourant à une ruse, demandèrent un arbitrage qu'il accepta, contre l'avis de certains de ses partisans. Il tourna en sa défaveur provoquant les deux premiers schismes par rapport à l'orthodoxie sunnite des Omeyyades majoritaires : les mécontents l'abandonnèrent pour former la secte des kharijites, « ceux qui sont sortis », tandis que ses fidèles prirent le nom de *shi'at Ali*, « le parti d'Ali » ou chiites.

Ali sera assassiné par un kharijite et son fils Hussein, proclamé calife, sera tué en 680 près de Kerbela (Irak) par Yazid, fils de Moawiya. Ce destin tragique des Alides, symbole du juste et du faible opprimé par le tyran, a fait du chiisme un mouvement à la fois contestataire et souffrant qui exalte le martyr. À la notion de califat, ils substituent celle de l'imamat incarné par l'Imam – l'imam, avec une minuscule, étant le desservant d'une mosquée. Les Imams, tous descendants d'Ali par sa fille Fatima, sont des guides « infaillibles et impeccables » auxquels on doit obéissance. Ils sont dépositaires du « sens caché » des versets du Coran révélé par Mahomet à son gendre. Une formule d'Henry Corbin résume parfaitement leur rôle : « Le Coran est l'Imam muet, l'Imam est le Coran parlant ».

Le chiisme se divise en plusieurs branches dont la plus importante est l'imamisme ou chiisme duodécimain : ses adeptes croient à la lignée des Imams qui s'est interrompue au douzième, Mohamed El Mahdi, occulté en 878. Devenu « l'Imam caché », il demeure présent néanmoins dans le cœur des fidèles et reviendra à la fin des temps pour inaugurer le règne de Dieu sur terre. De même, ils vénèrent, comme nulle part ailleurs en islam, Fatima que les Iraniens assimilent à une figure du zoroastrisme, Spenta Armaiti, fille d'Ahura Mazda.

Jusqu'à cette époque la Perse est donc encore majoritairement sunnite malgré quelques îlots chiites. Toutefois, plusieurs confréries sunnites pratiquent la dévotion à Ali et nombre de penseurs mettent l'accent sur le culte des Imams, rendant les croyants réceptifs au chiisme. Face aux Turcs ottomans (1302-1924), se dresse une tribu turkmène, celle des *kizilbach*, d'après les « bonnets rouges » que portent leurs membres, et qui ont douze glands symbolisant les douze Imams. Leur chef Ismaïl (1487-1524), descendant du fondateur de la confrérie des Safawiya, réussit à étendre son autorité sur l'Empire perse en déclin et fonde la dynastie des Séfévides (1501-1732). Il fait du chiisme imamite la religion officielle et amorce la renaissance religieuse, politique, culturelle et artistique du pays que chah Abbas (1571-1629) portera à son apogée à partir d'Ispahan, qu'il rénove pour en faire la capitale de l'empire.

La force de l'appareil clérical

Dans l'islam sunnite, il n'y a pas de clergé puisqu'il n'y a pas de sacrements à administrer et les religieux sont généralement sous l'autorité du pouvoir politique. En revanche, en Iran, il existe un véritable appareil clérical financièrement et politiquement autonome qui s'est structuré depuis le XVI^e siècle. En effet, la coutume veut que les croyants versent des taxes aux religieux dont les prérogatives sont reconnues par le monarque. À partir du XVIII^e siècle, leur pouvoir s'est accru dans la mesure où les chefs religieux installés dans les lieux saints chiites de Nejef et Kerbela, où sont enterrés respectivement Ali et Hussein, situés en Irak, dépendaient des Ottomans. En outre,

Meched, qui abrite le tombeau du huitième Imam, et Qom, centre d'enseignement religieux, sont devenus des villes saintes et des lieux de pèlerinage.

La hiérarchie chiite n'est pas sans rappeler celle des mages, membres de la caste sacerdotale de l'Iran ancien. Le mausolée de Meched a à sa tête un *motavali*, un « gardien », assisté de plusieurs centaines de personnes. À la base, le *rowzekhan*, « chanteur dans le jardin », raconte, comme dans les autres grands sanctuaires, le martyre d'Ali et de Hussein. Les plus instruits ont le titre de *wa'ez*, « prédicateur ». Avec un degré d'instruction supérieur, ils deviennent *pish-namaz*, « celui qui dirige la prière », puis *emâm jom'e*, « imam de la prière du vendredi ». Les docteurs en théologie sont les *hojjat-e eslam*, « preuves de l'islam », comme Mohamad Khatami, élu président de la République islamique d'Iran le 23 mai 1997 et réélu en 2001. Les plus savants et les plus renommés ont le titre d'*ayatollah*, « signe ou verset de Dieu », comme Ruhollah Khomeyni ; ils peuvent désigner un *ayatollah ozma*, « grand ayatollah », voire plusieurs mais rarement plus de dix.

Les ayatollahs ont une triple fonction : ils enseignent, ils font autorité en matière religieuse et sont donc consultés, ils perçoivent les dons des croyants. Avant la Révolution iranienne de 1977-1978, ces dons oscillaient, selon les années, entre vingt et quarante millions de dollars. À lui seul, l'ayatollah Khomeyni en aurait reçu vingt-cinq millions en 1978. Ces fonds servaient à entretenir les mosquées et les sanctuaires, à financer les écoles coraniques et les instituts de théologie, à aider les orphelins et les familles des « martyrs de la Révolution » tués par les forces de l'ordre. Au moment de l'insurrection des 10, 11 et 12 février 1979 qui a renversé la dynastie des Pahlavi, aboli la monarchie et permis d'instaurer la République islamique, le mouvement religieux disposait dans le pays d'un étonnant réseau : six cents mille *sayyeds*, descendants de la famille du Prophète, cinq cents mille *mirzas*, demi-sayyeds par leur mère, plus de cent cinquante mille *mollahs*, religieux, quatre-vingt mille mosquées et autres lieux de culte. Précisons que *sayyed*, mot arabe qui signifie « maître » ou « seigneur », désigne les descendants de la famille de Mahomet. En Iran, ils ont le droit de porter un turban noir et ont, en principe, un ancêtre homme qui aurait épousé une Persane ; les mirzas sont des demi-sayyeds parce qu'ils descendent du Prophète par une ancêtre femme qui se serait mariée à un Persan. Le titre est inscrit sur les papiers d'identité et se transmet aussi aux filles qu'on appelle sadate. Certains historiens iraniens estiment toutefois que beaucoup de leurs compatriotes s'attribuent indûment les titres de *sayyed* et de *mirza* et ne peuvent apporter la preuve de leur filiation.

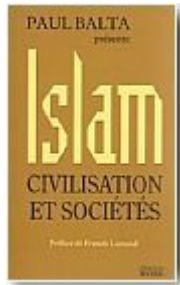
Fils d'un ayatollah, fondateur de l'École de sociologie de Téhéran, puis conseiller du Directeur général de l'Unesco, Ehsan Naraghi, m'avait déclaré en 1979 : « Nous n'avons pas renversé une monarchie pour la remplacer par une mollaharchie ». La formule a fait fortune mais n'a pas empêché que s'impose une théocratie autoritaire. La République islamique fondée sur le système du *velayat faqih*, le « gouvernement du sage religieux », n'a pas d'équivalent dans le monde musulman. La Constitution comporte des éléments positifs. Ainsi, alors qu'en Arabie saoudite les femmes ne votent pas – les hommes non plus ! – les Iraniennes sont électrices et éligibles et de plus en plus nombreuses à s'insurger contre le port obligatoire du *tchador*, le « voile ». Cependant, les chefs religieux conservateurs, qui se sont attribués nombre de privilèges, ont verrouillé le système. Il n'en demeure pas moins que l'apport de ceux qu'on appelle les « nouveaux penseurs de l'islam », comme Abdolkarim Sorouch, est important et original. En outre, la société civile poursuit avec ténacité le combat en faveur de la démocratie et d'un islam ouvert à la modernité dont les médias occidentaux ne rendent pas suffisamment compte.

Paul Balta

Juin 2002

Copyright Clio 2016 - Tous droits réservés

Bibliographie



Islam, civilisation et sociétés
sous la direction de Paul Balta
éditions du Rocher, Paris, 2e édition, décembre 2001



Les schismes en islam
Henri Laoust
Payot, 1983



L'Islam chi'ite : croyances et idéologies
Yann Richard
Paris, Fayard, 1991



Anthologie du soufisme
Eva de Vitray-Meyerovitch
Sindbad, 1986



Iran-Irak, une guerre de 5000 ans
Paul Balta
Economica
Anthropos, Paris, 1999



En Islam iranien, aspects spirituels et philosophiques - en 3 volumes
Henry Corbin
Gallimard, 1991

L'Iran insurgé
Paul Balta et Claudine Rulleau



Sindbad, Paris, 1979



Le vin dans la peinture
Hervé Chayette
ACR Éditions, Paris, 1984